

gue ketchoua était en particulier immédiatement imposée, ainsi que le système social ; quand cela fut nécessaire, on procéda à des transplantations de populations entières. Cette civilisation s'étendit ainsi sur les pays cités plus haut, couvrant une superficie triple de celle de la France. Une armée et de puissantes forteresses gardaient le pays et ses abords. Certaines de ces forteresses, constructions cyclopéennes, barrant l'accès des vallées qui conduisent dans les forêts vierges du Brésil, n'ont été découvertes par Bingham et Nordenskiöld qu'en 1911. L'armée était organisée en quatre corps de bataille : frondeurs à boucliers, porteurs de massues et de haches, lanceurs de javelots, enfin porteurs de lances. On n'était pas tendre avec les ennemis dont les chefs se voyaient écorchés et dont la peau, à laquelle la tête restait attachée, recouvrait des tambours utilisés lors des fêtes du soleil.

L'organisation du travail

A part la caste des Inca, chaque citoyen devait son travail à l'Etat. Ce travail, il le fournissait au cours de neuf mois, les trois autres mois étant laissés à sa disposition personnelle. Le travail consistait à cultiver le sol, à filer et tisser pour les besoins de la commune, à satisfaire aux obligations militaires. Chacun travaillait, au reste, selon ses capacités et les spécialistes (ouvriers sur métaux, etc.), ainsi que les fonctionnaires, étaient dispensés d'autres travaux.

Le pays était divisé en terres de l'église, terres de la commune et terres de la couronne. La terre communale était divisée en parts équivalentes entre les pères de famille et chaque part en sous-parts pour le père et chacun des enfants. Le matin, un signal appelait les travailleurs et le labeur se faisait selon un plan déterminé. Il y avait à prendre soin : d'abord des terres de l'église, puis de celles de la commune en commençant par les champs des malades et des veuves, enfin celles de la couronne, dont les produits étaient destinés à l'armée et à la cour.

L'Étatisme

Ce qui donne toute sa signification à cette organisation, c'est qu'aucun travailleur, ni du fait de l'Etat, ni du fait d'autres particuliers, ne touchait de salaire. D'ailleurs, aucun travail ne s'exécutait privatim pour le compte d'un autre particulier. « Tous » les produits de la culture du sol et de l'industrie étaient déposés dans les magasins de l'Etat. C'est de ces magasins qu'étaient tirées d'autre part toute la subsistance de la population et les matières premières distribuées pour être mises en valeur, car chacun recevait de l'Etat soit des semences, soit de la laine (laine de lama et d'alpaca) à tisser, soit d'autres matières premières à travailler. « La propriété privée n'existait pas » et ce principe, sauf peut-être pour de menus objets, était observé dans toute sa rigueur. Les malades et les vieillards étaient entretenus et soignés par la commune. Ainsi, comme le dit l'américaniste Krickeberg, et comme le relatent les chroniqueurs, « il n'y avait pas de richesse, mais aussi pas de pauvreté ».

Cette organisation n'allait pas sans une restriction considérable de la liberté individuelle. Non seulement les travaux étaient réglés jusque dans les petits détails, mais le costume, par exemple, était prescrit pour chaque district, et était différent selon que l'on habitait la vallée tropicale ou le haut plateau. Les repas même étaient surveillés et devaient se prendre la porte ouverte. Il n'était pas permis de se marier ou de quitter le district sans autorisation. Le nombre des fonctionnaires nécessaire par ce système social était, cela se conçoit, considérable.

Quel résultat put être atteint au moyen de ce système ? La population a-t-elle croupi dans un état d'infériorité par rapport aux peuples voisins ? La réponse ne peut être contestée par aucune personne au courant des faits : la civilisation du peuple ketchoua fut la plus élevée, et de beaucoup, de toutes celles de l'Amérique du Sud. Prenons, par exemple, le système routier. Deux grandes artères parallèles en formaient la double colonne vertébrale ; l'une, de Cuzco, au Sud, se rendait à Quito, au Nord, le long des crêtes et des plateaux andins ; l'autre artère longeait la côte du Pacifique. Ces deux voies parallèles étaient récurées par plusieurs routes transversales. Les rivières étaient franchies par des ponts de pierre massifs, ou par des ponts de cordes, suspendus. Enfin, on accédait à certains points par des funiculaires, à savoir au moyen de corbeilles glissant le long de câbles de corde. Sur les artères, de distance en distance, se trouvaient des postes de relai et des magasins de vivres pour les coureurs, qui franchissaient en quelques jours les 1.700 kilomètres séparant Cuzco de Quito, pour les colonnes de troupes et pour les voyageurs.

L'Industrie primitive

Les vallées étaient irriguées. Leurs versants étaient terrassés. Il en était encore de même dans d'autres domaines. Qu'il suffise de dire que la civilisation inca est la seule qui, à l'arrivée des Européens, ait connu et utilisé largement le bronze, alors que tous les autres peuples d'Amérique ignoraient les métaux ou ne connaissaient le cuivre, l'or et l'argent que comme métaux précieux. Pour les besoins de l'Etat inca, 5.000 fourneaux pour la fonte du métal étaient en activité dans les environs de la ville actuelle de Potosi. Ce communisme était d'origine autochtone et non étrangère. Au fur et à mesure du développement de leur civilisation, les anciens Péruviens ne jetèrent pas bas le communisme, mais le développèrent aussi. Comme le dit Krickeberg, « les Inca se sont gardés de toucher au communisme » et, comme ajoute un autre américaniste bien connu, Seler, ils ont, au contraire, fait du communisme le moyen et le but principal de leur empire.

Brillant dut bien être cet Etat où n'existait ni salaire, ni propriété, ni richesse, ni pauvreté, pour que le premier tribut de vénération et de terreur qu'il paya à Pizzaro, fût un don d'or d'une valeur de 100.000 ducats pour le roi d'Espagne, de 60.000 pour Pizzaro lui-même et de 9.000 pour chacun de ses soldats !

DOCTEUR GEORGE MONTANDON.



LES REVUES



La Revue de Paris

N° du 1^{er} avril Les grandes revues bourgeoises nous fournissent décidément une excellente documentation pour fonder nos convictions révolutionnaires.

C'est ainsi que la *Revue de Paris* publie un document rédigé en 1916 par une commission spéciale du G.Q.G. allemand, installé à Lille, et établissant en quelque sorte les buts de guerre de la grande industrie allemande.

Dans l'honnête *Revue de Paris*, M. Emmanuel Chaumié s'indigne bien à tort de ces révélations.

« Il y a, en effet, écrit-il, plus qu'une collaboration cynique et monstrueuse de la direction des armées de campagne et des maîtres de l'Economie allemande. Il y a fusion intime et permanente de ces deux éléments. Les opérations de guerre semblent conduites pour le compte et sous le contrôle des conseils d'administration ! »

M. Chaumié est bien imprudent, car nous sommes en droit de lui demander maintenant ce qu'il pense de la collaboration « cynique et monstrueuse » de la direction des armées en campagne et des maîtres de l'Economie française ? Car bien entendu, il ne peut ignorer que le Comité des Forges français avait au G.Q.G. de Chantilly son représentant ! Alors ?

Mais voici mieux. Continuant l'étude du document allemand, M. Chaumié écrit :

« Les alarmes que causait en Allemagne le développement de notre métallurgie sont avouées avec tant de brutalité qu'il est impossible de lire ces textes sans conclure qu'elles ont, en partie, déterminé la guerre tant la ruine du concurrent est estimée nécessaire et urgente. »

Il est donc bien entendu qu'à la base même de la guerre de 1914, il y a une rivalité des industries lourdes de l'Allemagne et de la France.

Voilà un aveu bien précieux à enregistrer dans une telle revue. Nous ne cessons, quant à nous, d'affirmer que le régime capitaliste implique la nécessité des guerres. La guerre de 1914 n'a été que la première phase sanglante de la lutte pour l'hégémonie européenne de l'acier. L'Allemagne l'a perdue. Par la guerre économique de la Ruhr, la France capitaliste essaye de réaliser à son tour cet immense projet. Réussira-t-elle pacifiquement ? Les succès considérables des revanchards aux élections bavaroises nous donnent la mesure de cette pacification.

MARCEL FOURRIER.

L'Esprit Nouveau

N° 21 Voici une revue qui s'intitule modestement : « Revue internationale de l'activité contemporaine », sans plus. Elle groupe des écrivains, des artistes, des critiques qui prétendent exprimer le Nouvel Esprit de notre siècle.

Sortez de Paris un samedi soir par la route de Saint-Germain. Les vallées retentissent de stridences, de bruits frénétiques. Des milliers d'autos cinglent l'air englué de fumées. Si obsédante est la ronde que l'on ne peut même plus se demander comment et pourquoi quelques milliers

d'individus quelconques emploient à rien — à se distraire ! — des forces mécaniques notables. Or parmi ces gens, il en est qui sont des intellectuels. Alors rien de plus naturel qu'ils prétendent tirer de leurs promenades en rafale l'art de leur temps, — tout comme leurs pères aussi désœuvrés, qui ne connaissaient que la promenade en fiacre ou la flânerie pédestre, en dégageaient soi-disant l'esthétique de leur génération.

Cela a commencé il y a environ vingt ans avec le nommé Marinetti. Le prophète du futurisme est désormais si définitivement ridicule qu'on sent comme le besoin de s'excuser avant d'en parler. Encore aujourd'hui, il accable n'importe quel chien coiffé de par le monde avec des prospectus prouvant que c'est lui bel et bien qui a engendré tous les types dans le genre de l'Ozenfant qui dirige l'*Esprit Nouveau*. Le plus drôle, c'est que c'est parfaitement exact.

Or donc, Marinetti a commencé à faire de l'auto et à se chauffer le crâne, le tout vers 1905. Et il en est résulté cette conviction nouvelle que la mécanique utilisée en tant que luxe par les capitalistes et leurs catins, c'était ça « la grande art » de demain. Cet excellent louftingue de Marinetti s'est ensuite mis en devoir pendant vingt ans de camoufler le corps et l'esprit humain en mécanique ! Bruiteurs, tactilisme, etc. Tout cela vous avait par avance un petit air de guignolade fasciste qui détournait tous nos malins. Cubistes, Dadas, *Esprit Nouveau*, nul ne se réclame aujourd'hui de Marinetti. Mais le mouvement initial est stylisé en thèmes et variations d'une adresse suffisante pour s'imposer dans les salons parisiens. On a emprunté aux savants cette notion que l'art sort de la technique, pour conclure que les appareils modernes engendrent un art sans précédent. Ces petits maîtres oublient simplement que la technique n'engendre de valeurs d'art que chez le technicien, chez le travailleur même qui se trouve aux prises avec la matière à façonner, et non pas chez le parasite qui, moyennant un paquet de billets, manœuvre avec une insouciance imbécile les volants, les leviers, les pédales que des ouvriers spécialistes ont passé des jours et des jours à ajuster, monter, finir avec un goût de la perfection qui est effectivement à la base même de l'art, mais qui n'a rien à voir avec le désœuvrement et les prétentions de la haute canaille qui y frotte ses bas et chaussettes de soie.

Demain

Avril 1924 Allons ! Encore une revue qui se fonde. Quelle est la formule de celle-ci ? Voyons les noms, le menu combiné au goût supposé du lecteur : Maeterlinck (la veille garde), Carco (le comingman arrivé), Ph. Soupault (le comingman qui va arriver), Colette (encore les grognards de la littérature), la Princesse Murat (pour les abonnements des chères amies), H. de Montherlant (rubrique sportive, utilisation des compétences !...) et... Loucheur ! Pas mal, comme salade.

Maeterlinck publie là des souvenirs de voyage *En Sicile* et *En Calabre*, insipides comme le genre l'impose. Il